



THALIE ENVOLÉE

DE LA POÉSIE, POUR TOUS.



**POÉSIE
COMEDY
CLUB**

POÉSIE COMEDY CLUB

TEXTES DU SPECTACLE

Spectacle créé les 8, 9 & 10 octobre 2020 au Centre Culturel Bruegel.

TEXTES : Alphonse Allais, Nicolas Boileau, Georges Fourest, Maurice Mac-Nab, Franc-Nohain, Germain Nouveau, Raoul Ponchon, Jean Richopin, Maurice Vaucaire.

SÉLECTION ET MONTAGE DES TEXTES : Maxime Anselin.

MISE EN SCÈNE : Maxime Anselin & Julie Verleye.

JEU : Maxime Anselin, Valéry Stasser, Julie Verleye & Rosalie Vandepoortaele.

Les textes sont dans le Domaine Public.

Le montage de ces textes est une création originale de Maxime Anselin.

Les textes sont ici présentés dans leur intégralité, sans les coupures opérées pour le montage du spectacle.

SOMMAIRE

Complainte amoureuse.....	5
Le mastroquet de Suresnes.....	6
Satire VI. – Les embarras de Paris.....	8
Conseils à ma petite amie.....	12
Le poisson rouge.....	13
Le bon dieu et le cocu.....	15
Cas de divorce.....	17
La nuit blanche du hussard rouge.....	21
Un homme.....	26
Épitaphe pour n’importe qui.....	27
Le pétomane.....	28
Conseils d’un père à son fils.....	31
Poème morne.....	33
L’invalidé à la gueule de bois.....	36

COMPLAINTE AMOUREUSE

ATTRIBUÉ À ALPHONSE ALLAIS

Oui, dès l'instant que je vous vis,
Beauté féroce, vous me plûtes ;
De l'amour qu'en vos yeux je pris,
Sur-le-champ vous vous aperçûtes ;
Mais de quel air froid vous reçûtes
Tous les soins que pour vous je pris !
Combien de soupirs je rendis !
De quelle cruauté vous fûtes !
Et quel profond dédain vous eûtes
Pour les vœux que je vous offris !
En vain je priai, je gémissis :
Dans votre dureté vous sûtes
Mépriser tout ce que je fis.
Même un jour je vous écrivis
Un billet tendre que vous lûtes,
Et je ne sais comment vous pûtes
De sang-froid voir ce que j'y mis.
Ah ! fallait-il que je vous visse,
Fallait-il que vous me plussiez,
Qu'ingénuement je vous le disse,
Qu'avec orgueil vous vous tussiez !
Fallait-il que je vous aimasse,
Que vous me désespérassiez,
Et qu'en vain je m'opiniâtrasse,
Et que je vous idolâtrasse
Pour que vous m'assassinassiez !

Journal du dimanche : littérature, histoire, voyages, musique, 18 juin 1893.

LE MASTROQUET DE SURESNES

MAURICE MAC-NAB

À Suresnes, tout près du quai,
Vint s'établir un mastroquet
Avec l'aîné de ses enfants
Pour servir les clients.

On en vit d'abord sept ou huit,
Puis il en vint une enfilade ;
Car il n'y a plus qu'la limonade
Qui travaille au jour d'aujourd'hui.

Le soir, en lisant son journal,
Le père dit au fils : « Animal,
Y a bientôt plus d'vin dans l'tonneau,
Faut y mettre un peu d'eau ! »

Le lendemain, d'un air plaintif.
Un client dit : « J'ai la colique. »
— « Mon bon, pour pas que ça s'complice,
Prenez un p'tit apéritif ! »

Le soir, en lisant son journal.
Le père dit au fils : « Animal,
Le rhum est comm' du jus d'pruneaux,
Mets-y du tord-boyau. ! »

« C'est drôl' dit un client, plus j'bois,
Patron, plus j'ai l'feu dans la tête. »
— « Mon bon, faut pas qu'ça vous inquiète
C'est qu' vous avez la gueul' de bois ! »

Le soir, en lisant son journal,
Le père dit au fils : « Animal,
Le cognac manque un peu d'alcool,
Mets-y du vitriol ! »

Le lendemain, spectacle affreux,
Un des clients fut pris d'un' crise :
« Ça, fit l'patron, faut que j'vous dise,
C'est c'qu'on appell' le mal aux ch'veux ! »

Le soir, en lisant son journal,
Le pèr' dit au fils : « Animal,
Notre absinth' n'a pas d'coloris,
Mets-y du vert-de-gris ! »

Un des clients, le lendemain,
Dit : « J'sens mon bras qui s'ankylose ! »
— « Non, fit l'patron, j'connais la chose,
Vous avez un poil dans la main ! »

Le soir, en lisant son journal,
Le pèr' dit au fils : « Animal,
En tirant la bièr' de Munich,
Mets-y donc d'arsenic. »

Le lend'main, l'patron, tranquill'ment,
Avec son fils ouvrant l'échoppe,
Trouva par terre un' grand' enveloppe :
« Papa, de qui l'enterrement ? »

— « Ça, mon fils, dit le mastroquet,
C'est un client qui vient d'claquer,
Et ça nous porte un rude coup,
Car il buvait beaucoup ! »

[Nouvelles Chansons du Chat noir](#), Heugel & C^{ie}.

SATIRE VI. – LES EMBARRAS DE PARIS

NICOLAS BOILEAU

Qui frappe l'air, bon Dieu ! de ces lugubres cris ?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières ?
J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi :
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie ;
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor : les souris et les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,
Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure.
Tout conspire à la fois à troubler mon repos,
Et je me plains ici du moindre de mes maux :
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage,
Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteau me va fendre la tête.
J'entends déjà partout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir :
Tandis que dans les airs mille cloches émues
D'un funèbre concert font retentir les nues ;
Et, se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
Pour honorer les morts font mourir les vivants.
Encor je bénirais la bonté souveraine,
Si le ciel à ces maux avait borné ma peine ;
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison ;
En quelque endroit que j'aïlle, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé ;
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.

Là d'un enterrement la funèbre ordonnance
D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance ;
Et plus loin des laquais l'un l'autre s'agaçants,
Font aboyer les chiens et jurer les passants.
Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là, je trouve une croix de funeste présage ;
Et des couvreurs grimpés au toit d'une maison
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
Là sur une charrette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente ;
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
D'un carrosse en tournant il accroche une roue.
Et du choc le renverse en un grand tas de boue :
Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer
Dans le même embarras se vient embarrasser.
Vingt carrosses bientôt arrivant à la file
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille ;
Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs ;
Chacun prétend passer ; l'un mugit, l'autre jure ;
Des mulets en sonnait augmentent le murmure.
Aussitôt cent chevaux dans la foule appelés
De l'embarras qui croît ferment les défilés,
Et partout, des passants enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades.
On n'entend que des cris poussés confusément :
Dieu pour s'y faire ouïr tonnerait vainement.
Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,
Le jour déjà baissant, et qui suis las d'attendre,
Ne sachant plus tantôt à quel saint me vouer,
Je me mets au hasard de me faire rouer.
Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse ;
Guenaud sur son cheval en passant m'éclabousse :
Et, n'osant plus paraître en l'état où je suis,
Sans songer où je vais, je me sauve ou je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
Souvent, pour m'achever, il survient une pluie :
On dirait que le ciel, qui se fond tout en eau,
Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau,
Pour traverser la rue, au milieu de l'orage,
Un ais sur deux pavés forme un étroit passage ;
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant :
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant ;

Et les nombreux torrents qui tombent des gouttières.
Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivières.
J'y passe en trébuchant ; mais, malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.
Car, sitôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques ;
Que, retiré chez lui, le paisible marchand
Va revoir ses billets et compter son argent ;
Que dans le Marché-Neuf tout est calme et tranquille
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.
Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue ?
Bientôt quatre bandits lui serrant les côtés,
La bourse !... Il faut se rendre ; ou bien non, résistez,
Afin que votre mort, de tragique mémoire,
Des massacres fameux aille grossir l'histoire.
Pour moi, fermant ma porte, et cédant au sommeil,
Tous les jours je me couche avecque le soleil :
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière,
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière,
Des filous effrontés, d'un coup de pistolet,
Ébranlent ma fenêtre, et percent mon volet ;
J'entends crier partout : Au meurtre ! on m'assassine !
Ou : Le feu vient de prendre à la maison voisine !
Tremblant et demi-mort, je me lève à ce bruit,
Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,
Fait de notre quartier une seconde Troie,
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troyen.
Enfin sous mille crocs la maison abîmée
Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.
Je me retire donc, encor pâle d'effroi :
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour reposer un effort inutile :
Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville.
Il faudrait, dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir loin de la rue un autre appartement.
Paris est pour un riche un pays de cocagne :
Sans sortir de la ville, il trouve la campagne :
Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
Recéler le printemps au milieu des hivers ;

Et, foulant le parfum de ses plantes fleuries,
Aller entretenir ses douces rêveries.
Mais moi, grâce au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

[Œuvres poétiques](#), Imprimerie générale, 1872.

CONSEILS À MA PETITE AMIE

MAURICE VAUCAIRE

Tu veux jouer la comédie,
Je te trouve un engagement.
Hélas ! tu manques tellement
De talent qu'on te congédie.

Pourtant dans notre intimité,
Sans te mettre du fard aux joues,
Il est certain que tu la joues,
Avec combien d'autorité !

Tu te mêles de pantomime.
On critique tes gestes lourds
Et, malgré tes yeux de velours,
Ton succès est infime, infime.

Cependant je m'étonne, car
Ta frimousse est si variable,
Que le bon Dieu, comme le diable,
N'en déchiffreraient pas le quart.

Renonce toujours au théâtre,
Contente-toi de ta maison,
Où je suis, en toute saison,
Public gobeur, foule idolâtre.

Millanvoye – [Anthologie des poètes de Montmartre](#), éd7.

LE POISSON ROUGE

FRANC-NOHAIN

Il semblait que, dans le bocal où on l'avait mis,
Le poisson rouge eût nettement compris
Combien sa situation était fausse :
Ah ! il n'avait pas l'air d'être à la noce,
Je vous le garantis.

On avait bien cherché à lui être agréable :
On avait orné le bocal avec du sable,
Et des petits coquillages rapportés exprès d'Houlgate,
Ce qui était, convenez-en, une attention délicate ;

Avait-on négligé d'élégantes rocailles ?
On avait ajouté des branches de corail,
Un baigneur en porcelaine, et un bateau ;
On avait même essayé d'installer un jet d'eau,
Dans le genre, en plus petit,
De celui qui est à Versailles :
Il est vrai que l'on n'y avait pas réussi ;

Mais enfin, tout ce qu'on peut faire dans un bocal,
Tout ce qui est humainement possible,
On l'avait fait, – ce n'était pas déjà si mal,
Pour un poisson rouge qui, en définitive,
N'avait aucune raison de se montrer trop difficile.
Et pourtant, autour du petit baigneur en porcelaine,
Le poisson rouge tournait, tournait comme une âme en peine.

En le regardant avec persistance,
Je finis par m'apercevoir
D'un détail auquel je n'avais pas attaché d'importance
Et qui ne laissait pas cependant d'en avoir :

Le poisson rouge, – était-ce un rêve ? —
Remuait, remuait régulièrement les lèvres,

Les lèvres... ou enfin la bouche, les mâchoires,
Bref, vous appellerez ça comme vous voudrez
L'appeler,
Mais le fait patent, le fait certain, le fait notoire,
C'est que le poisson rouge semblait avoir à me parler.

Seulement voilà, – et souvenez-vous-en,
Jeunes gens,
Qui du Conservatoire affrontez l'examen, –
Malgré l'attention la plus scrupuleuse,
Même en le prenant dans ma main,
Pour le comprendre tous mes efforts restèrent vains :

Son articulation était trop défectueuse ;

Et comme, d'autre part, il ne pouvait l'écrire,
Je n'ai jamais su au juste ce qu'il voulait me dire.

[Le Kiosque à musique](#), Bibliothèque-Charpentier, 1927.

LE BON DIEU ET LE COCU

RAOUL PONCHON

Or, une fois mort, un compère
Digne du séjour des maudits,
S'en alla frapper au contraire
À la porte du Paradis.

Comme le bonhomme Saint-Pierre
Ne voulait rien de lui savoir :
« Mon vieux, dit-il, c'est Dieu le Père
Et non pas toi que je veux voir.

— Espère-moi donc, dit l'apôtre,
Un instant ; je vais le chercher,
Assieds-toi. – C'est cela, dit l'autre,
Et tâche de te dépêcher. »

Il était là, de mâle sorte,
À faire les cent pas carrés
Quand il s'avisa d'une porte
Qui lui parut lui dire : Entrez.

Il pensa : « Qu'est-ce que je risque ?
Entrons toujours, nous verrons bien.
Ce qu'il y a, je le confisque...
S'il n'y a rien, n'y aura rien. »

Une grande salle d'or jaune
S'offrit à ses yeux éblouis,
Et c'était la salle du trône
Où Dieu fait son petit Saint-Louis.

Alors lui vint l'idée extrême,
Et combien sacrilège aussi,
De s'asseoir sur le fauteuil même
Divin. Dès qu'il y fut assis

Son regard traversa l'espace.
Il en fut tout estomaqué :
Il voyait tout ce qui se passe
Sur notre globe terraqué.

Et, notamment, il vit sa femme
Bourlinguer avec un milord :
« Garce ! s'écria-t-il. L'infâme...
Comment, je suis à peine mort,

« Et voilà déjà qu'elle opère... »
Et, saisissant le tabouret
Qui sert aux pieds de Dieu le Père
Il le lança sur ces gorets.

À ce moment se fit entendre
Dieu lui-même. Notre païen
N'eut têt que le temps de descendre
Et de prendre son air de rien.

Dieu lui dit : « Alors, misérable,
On entre ici comme au moulin ?
Et mon tabouret d'or ? que diable
En as-tu fait, dis, crapule, hein ?

— Seigneur, vraiment je le regrette.
Mais ce tabouret a vécu.
Je te l'ai flanqué à la tête
D'un sieur qui me faisait cocu. »

Le bon Dieu d'un rire homérique
Se rendit jusques au nombril ;
Et comme il est hyperbolique :
« Mâtin ! si tu devais, dit-il,

« Fracasser – que Je me pardonne ! —
Tous ceux-là qui t'ont fait cocu,
Il ne resterait plus personne
Sur terre, sois-en convaincu. »

[La Muse gaillarde](#), Rieder, 1939.

CAS DE DIVORCE

GERMAIN NOUVEAU

Adam était fort amoureux.
Maigre comme un clou, les yeux creux ;
Son Eve était donc bien heureuse
D'être sa belle Eve amoureuse,
Mais,... fiez-vous donc à demain !
Un soir, en promenant sa main
Sur le moins beau torse du monde,
Ah !... sa surprise fut profonde !
Il manquait une côte... là.
Tiens ! Tiens ! que veut dire cela ?
Se dit Eve, en baissant la tête.
Mais comme Eve n'était pas bête,
Tout d'abord Eve ne fit rien
Que s'en assurer bel et bien.
« Vous, Madame, avec cette mine ?
Qu'avez-vous donc qui vous chagrine ? »
Lui dit Adam, le jour suivant.
« Moi, rien... dit Eve... c'est... le vent. »
Or, le vent dormait sous la plume,
Contrairement à sa coutume.
Un autre eût été dépité,
Mais comme il avait la gaieté
Inaltérable de son âge,
Il s'en fut à son jardinage
Tout comme si de rien n'était.

Cependant, Eve s'em... bêta
Comme s'ennuie une Princesse,
« Il faut, nom de Dieu, que ça cesse »,
Se dit Eve, d'un ton tranchant.
« Je veux le voir, oui, sur le champ »,
Je dirai « Sire, il manque à l'homme
Une côte, c'est sûr, en somme,
En général, ça ne fait rien,

Mais ce général, c'est le mien.
Il faut donc la lui donner vite.
Moi, j'ai mon compte, ça m'évite
De vous importuner, mais lui,
N'a pas le sien, c'est un ennui.
Ce détail me gêne la fête.
Puisque je suis toute parfaite,
J'ai bien droit au mari parfait.
Il ne peut que dire : en effet, »

Ici la Femme devint... rose,

« Et s'il dit, prenant mal la chose :
« Ton Adam n'est donc plus tout nu ! »
Il fallait cette côte absente
Qu'elle en parût reconnaissante !

Doux Jésus !
Tout fut bien changé.

Eve prit son air affligé.
Et lorsqu'Adam parmi les branches,
Voyait boudier ses... formes blanches,
Et que ne pouvant s'en passer,
Il accourait, pour l'embrasser,
Tout rempli d'une envie affreuse :
« Ah ! que je suis donc malheureuse ! »
Disait Eve, qui s'affalait.

Enfin, un jour qu'Adam parlait
D'une voix trop brusque et trop haute :
« Pourquoi, dis, que t'as pas ta côte ? »

« Voyons ! vous vous... fichez de moi !

Tu le sais bien,... comment, c'est toi,
Toi, ma côte, qui se réclame ! »

— « Ça n'empêche pas » dit la Femme,
À ta place, j'insisterais. »

— Si je faisais de nouveaux frais
Dit Adam ; j'aurais trop de honte.
Nous avons chacun notre compte,
Toi comme moi, tu le sais bien,
Et le Prince ne nous doit rien ;
Car nul en terme de boutique
Ne tient mieux son arithmétique.

Ce raisonnement était fort,
Eve pourtant n'avait pas tort.
Tu m'as, en tendant tes mains franches,
Dit, « voici la fleur de mes branches,
Et voilà le fruit de ma chair ! »
« En effet, ma chère ! »

— « Ah !... mon cher !

J'avais pris moi cette parole
Au figuré... mais j'étais folle ! »

— « Je t'avais prise au figuré
Moi-même, » dit Adam, paré
De sa dignité fraîche éclosée
Et qui lui prêtait quelque chose
Comme un ton de maître d'hôtel,
Déjà suffisamment mortel ;
« L'ayant dit un peu comme on tousse.
Vois, quand la vérité nous pousse,
Il faut la dire, malgré soi. »

« Je ne peux pas moi comme toi. »
Fut tout ce que répondit Eve.

La nuit s'en va, le jour se lève,
Adam saisit son arrosoir,
Et, « ma belle enfant, à ce soir ! »

Sa belle enfant ! pauvre petite !
Elle, jadis sa... favorite,

Était son enfant, à présent.
Quoi ? Ce n'était pas suffisant
Qu'Adam n'eût toujours pas sa côte,
À présent c'était de sa faute !
Elle en avait les bras cassés !
Et ce n'était encore assez.
« Mais puisque ça ne se voit pas »,
Dit Adam. « Ça se sent », dit Ève,
Avec sa voix sifflante et brève.

Adam partit à contrecœur,
Car dans le fond il avait peur
De dire, en cette conjoncture,
À l'Auteur de la créature :
Vous avez fait un pas de clerc
En ratant ma côte, c'est clair.
Sa démarche impliquait un blâme.
Mais il voulait plaire à sa femme.

Ève attendit une heure vingt
Bonnes minutes ; il revint
Souriant, la mine attendrie,
Et, baisant sa bouche fleurie,
L'étreignant de son bras musclé :
« Je ne l'ai pas, pourtant je l'ai.
Je la tiens bien puisque je t'aime,
Sans l'avoir, je l'ai tout de même. »

Ève, sentant que ça manquait
Toujours, pensa qu'il se moquait ;
Mais il lui raconta l'histoire
Qu'il venait d'apprendre, il faut croire,
De l'origine de son corps,
Qu'Ève était sa côte, et qu'alors...
La chose...

« Ah ! c'est donc ça..., dit-Elle,

Que le jour, oui, je me rappelle,
Où nous nous sommes rencontrés
Dans les parterres diaprés,
Que lui-même il n'est pas venu ?
A-t-il sa langue dans sa poche ?
Sur la mèche où le cœur s'accroche,

La casquette à n'en plus finir ?
Est-il en train de devenir...
Soutenu ?... » Que répliquerai-je ?

La Femme ici devint... de neige.

Sitôt qu'Adam fut de retour
Ève passa ses bras autour
Du cou, le plus fort de son monde,
Et, renversant sa tête blonde,
Reçut deux grands baisers joyeux ;
Puis fermant à demi les yeux,
Pâmée au rire de sa bouche,
Elle l'attira vers sa couche,
Où, commençant à s'incliner,
L'on se mit à se lutiner.
Soudain : « Ah ! qu'as-tu là ? » fit Ève.
Adam parut sortir d'un rêve.
« Là... mais, rien... », dit-il. « Justement,
Tu n'as rien, comme c'est charmant !
Tu vois, il te manque une côte.
Après tout, ce n'est pas ta faute,
Tu ne dois pas te tourmenter ;
Mais sur l'heure, il faut tout quitter,
Aller voir le Prince, et lui dire
Ce qu'humblement ton cœur désire ;
Que tu veux ta côte, voilà.
Or, pour lui, qu'est-ce que cela ?
Moins que rien, une bagatelle. »
Et prenant sa voix d'Immortelle :
« Allons ! Monsieur... tout de ce pas. »
Ève changea de ritournelle,
Et lorsqu'Adam était... sur elle,
Elle répétait d'un ton las :
« Pourquoi, dis, que tu m'aimes pas ? »

Sur ces entrefaites, la femme
S'en vint errer, le vague à l'âme,
Autour de l'arbre défendu.
Le serpent s'y trouvait pendu
Par la queue, il leva la tête.
« Ève, comme vous voilà faite ! »
Dit-il, en la voyant venir.

La pauvre Ève n'y put tenir ;
Elle lui raconta sa peine,
Et même fit voir... une veine.
Le bon Vieux en parut navré.
Tiens ! Tiens ! dit-il ; c'est pourtant vrai.
Eh ! bien ! moi : j'ai votre remède ;
Et je veux vous venir en aide,
Car je sais où tout ça conduit.
Écoute-moi, prends de ce fruit.
« Oh ! non ! » dit Ève « et la défense ? »
« Ton prince est meilleur qu'il ne pense
Et ne peut vous faire mourir.
Prends cette pomme et va l'offrir
À ton mari, pour qu'il en mange,
Et, dit, entr'autres choses, l'Ange,
Parfaits alors, comme des Dieux,
En lui, plus de vide odieux !
Vois quelle épine je vous ôte.
Ce pauvre Adam aura sa côte. »
C'était tout ce qu'Ève voulait.
Le fruit était là qui parlait,
Ève étendit donc sa main blanche
Et le fit passer de la branche
Sous sa nuque, dans son chignon.

Ève trouva son compagnon
Qui dormait étendu sur l'herbe,
Dans une pose peu superbe,
Le front obscurci par l'ennui.
Ève s'assit auprès de lui,
Ève s'empara de la pomme,
Se tourna du côté de l'Homme
Et la plaçant bien sous son nez,
Loin de ses regards étonnés :
« Tiens ! regarde ! la belle pêche ! »
— « Pomme », dit-il d'une voix sèche.
« Pêche ! Pêche ! » — « Pomme. » —
[« Comment ?
Ce fruit d'or, d'un rose charmant,
N'est pas une pomme bien ronde ?
Voyons !... demande à tout le monde ? »
— « Qui tout le monde ? » Ève sourit :
« J'ai dit tout le monde ? » et reprit,
Lui prenant doucement la tête :

« Eh ! oui, c'est une pomme, bête,
Qui ne comprends pas qu'on voulait
T'attraper... ah ! fi ! que c'est laid !
Pour me punir, mon petit homme,
Je vais t'en donner, de ma pomme. »

Et l'éclair de son ongle luit,
Qui se perd dans la peau du fruit.

On était au temps des cerises,
Et justement l'effort des brises,
Qui soufflait dans les cerisiers,
En fit tomber une à leurs pieds !

Malheureuse ! que vas-tu faire ?
Crie Adam, rouge de colère,
Qui soudain a tout deviné,
Veut se saisir du fruit damné,
Mais l'homme avait trouvé son maître.
« Je serai seule à la commettre »,
Dit Ève en éloignant ses bras,
Si hautaine... qu'il n'osa pas.

Puis très tranquillement, sans fièvres,
Ève met le fruit sur ses lèvres,
Ève le mange avec ses dents.

L'homme baissa ses yeux ardents
Et de ses mains voila sa face.

« Moi, que voulez-vous que j'y fasse ?
Dit Ève ; c'est mon bon plaisir ;
Je n'écoute que mon désir
Et je le contente sur l'heure.
Mieux que vous... qu'a-t-il donc ? il
[pleure !

En voulez-vous ?
Non, et pourquoi ?
Vous voyez, j'en mange bien, moi.
D'ailleurs, songez qu'après ma faute
Nous ne vivrons plus côte à côte,

On va nous séparer... c'est sûr,
On me l'a dit, par un grand mur.
En voulez-vous ? »

Lui, tout en larmes,
S'enfonçait, songeant à ses charmes,
Dans le royaume de Sa voix.
Enfin, pour la dernière fois
Prenant sa tête qu'Ève couche,
En veux-tu, dis ? ouvre ta bouche !

Et c'est ainsi qu'Adam mangea
À peu près tout, Ève déjà
N'en ayant pris qu'une bouchée ;
Mais Ève eût été bien fâchée
Du contraire, pour l'avenir.
Il a besoin de devenir
Dieu, bien plus que moi, pensait-Elle.

Quand l'homme nous l'eut baillé belle,
Tu sais ce qui lors arriva ;
Le pauvre Adam se retrouva
Plus bête qu'avant, par sa faute.
Car s'il eût su plaindre sa côte,
Son Ève alors n'eût point péché ;
De plus, s'il se fût attaché
À son Prince, du fond de l'âme,
S'il n'eût point écouté sa femme,
Ton cœur a déjà deviné
Que le Seigneur eût pardonné,
Le motif d'Ève, au fond valable,
N'ayant pas eu pour détestable
Suite la faute du mari.

Lequel plus tard fut bien chéri
Et bien dorloté par « sa chère »,
Mais quand, mécontent de la chère,
Il disait : je suis trop bon, moi.
Sans doute, disait Ève, toi,
T'es-un-bon-bonhomme, sur terre
Mais... tu n'as pas de caractère !

Valentines et autres vers, Texte établi par Ernest Delahaye, Albert Messein, 1922.

LA NUIT BLANCHE DU HUSSARD ROUGE

ALPHONSE ALLAIS

Je me suis toujours demandé pourquoi on nomme nuits blanches celles qu'on passe hors de son lit. Moi, je viens d'en passer une, et je l'ai trouvée plutôt... verte.

Ce qui n'a pas empêché mon concierge, quand je suis rentré le matin, de me saluer d'un petit air... en homme qui dit :

— Ah ! ah ! mon gaillard, nous nous la coulons douce !

Et pourtant... Mais n'anticipons pas.

Il faut vous dire que j'étais amoureux depuis quelque temps.

Oh ! amoureux, vous savez !... pas à périr. Mais enfin, légèrement pincé, quoi !

C'était une petite blonde très gentille, avec des petits frisons plein le front. Tout le temps elle était à sa fenêtre, quand je passais.

À force de passer et de repasser, j'avais cru à la fin qu'elle me reconnaissait, et je lui adressais un petit sourire. Je m'étais même imaginé – vous savez comme on se fait des idées – qu'elle me souriait aussi.

C'était une erreur, j'en ai eu la preuve depuis, mais trop tard malheureusement.

Je me disais : « Faudra que j'aie vu ça, un jour. »

En attendant, je m'informe, habilement, sans avoir l'air de rien.

Elle est mariée avec un monsieur pas commode, paraît-il, directeur d'une importante manufacture de mitrailleuses civiles.

Le monsieur pas commode sort tous les soirs vers huit heures, se rend à son cercle, et ne rentre que fort tard dans la nuit.

« Bon, me dis-je, c'est bien ce qu'il me faut. »

Nous étions dans les environs de la Mi-Carême.

À l'occasion de cette solennité, j'avais été invité à un bal de camarades, costumé, naturellement.

On sait que j'ai beaucoup d'imagination ; aussi tous les amis m'avaient dit : « Tâche de trouver un costume drôle. »

Et je me déguisai, dès le matin, en *hussard rouge de Monaco*.

Vous me direz qu'il n'y a pas de hussards rouges à Monaco, qu'il n'y a même pas du tout de hussards, ou que, s'il y en a, ils sont généralement en civil.

Je le sais aussi bien que vous, mais la fantaisie n'excuse-t-elle pas toutes les inexactitudes ?

Tout en me contemplant dans la glace de mon armoire (une armoire à glace), je me disais : « Tiens, mais ce serait véritablement l'occasion d'aller voir ma petite dame blonde. Elle n'aura rien à refuser à un hussard rouge d'aussi belle tournure. »

Le fait est, entre nous, que j'étais très bien dans ce costume. Pas mal du tout, même.

Je dîne de bonne heure... Un bon dîner, substantiel, pour me donner des forces, arrosé de vins généreux, pour me donner du... toupet.

Je boucle mon ceinturon, car j'avais un sabre, comme de juste, et me voilà prêt pour l'attaque.

En arrivant près de la maison de mon adorée, j'aperçois le mari qui sort.

Bon, ça va bien... Je le laisse s'éloigner et je monte l'escalier, doucement, à cause des éperons dont je n'ai pas une grande habitude et qui sont un peu longs chez les hussards rouges.

Je tire le pied d'une pauvre biche qui sert maintenant de cordon de sonnette.

Un petit pas se fait entendre derrière la porte. On ouvre... C'est elle... ma petite blonde. Je lui dis :...

Au fait, qu'est-ce que j'ai bien pu lui dire ?

Parce que, vous savez, dans ces moments-là, on dit ce qui vous vient à l'esprit, et puis, cinq minutes après, on serait bien pendu pour le répéter.

Mais ce que je me rappelle parfaitement, c'est ce qu'elle m'a répondu, d'un air furieux : « Vous êtes fou, Monsieur !...

Et mon mari qui va rentrer... Tenez, je l'entends. »

Et v'lan ! elle me claque la porte sur le nez.

En effet, quelqu'un montait l'escalier d'un pas lourd, le pas terrible de l'époux, impitoyable.

Tout hussard rouge que j'étais, je l'avoue, j'eus le trac.

Il y avait un moyen bien simple de sortir de la situation, me direz-vous. Descendre l'escalier et m'en aller tout bêtement. Mais, comme l'a très bien fait remarquer un philosophe anglais, ce sont les idées les plus simples qui viennent les dernières.

Je pensai à tout, sauf à partir.

Un instant, j'eus l'idée de dégainer et d'attendre le mari de pied ferme.

« Absurde, me dis-je, et compromettant. »

Et l'homme montait toujours.

Tout à coup, j'avise une petite porte que je n'avais pas remarquée tout d'abord, car elle était peinte, comme le reste du couloir, en imitation de marbre, mais quel drôle de marbre ! un vrai marbre de Mi-Carême !

Dans ces moments-là, on n'a pas de temps à perdre en frivole esthétique.

J'ouvre la porte, et je m'engouffre avec frénésie, sans même me demander où j'entre.

Il était temps ! Le mari était au haut de l'escalier.

J'entends le grincement d'une clef dans la serrure, une porte qui s'ouvre, une porte qui se ferme – la même, sans doute – et je puis enfin respirer.

Je pense alors à examiner la pièce où j'ai trouvé le salut.

Je vous donne en mille à deviner le drôle d'endroit où je m'étais fourré.

Vous souriez... donc vous avez deviné !

Eh bien ! oui, c'était là, ou plutôt... ICI !

Doucement, sans bruit, je lève le loquet et je pousse la porte... Elle résiste.

Je pousse un peu plus fort... Elle résiste encore.

Je pousse tout à fait fort, avec une vigueur surhumaine. La porte résiste toujours, en porte qui a des raisons sérieuses pour ne pas s'ouvrir.

Je me dis : « C'est l'humidité qui a gonflé le bois. » Je m'arc-boute contre le... machin, et... han ! Peine perdue.

Décidément, c'est de la bonne menuiserie.

Une idée infernale me vient... Si le mari, m'ayant aperçu d'en bas et devinant mes coupables projets, m'avait enfermé là, grâce à un verrou extérieur !

Quelle situation pour un hussard rouge !

Un soir, de Mi-Carême ! Et moi qu'on attend au bal !

Non, non, ce n'est pas possible. J'éloigne de moi cette sombre pensée.

Et pourtant la porte reste immuable comme un roc.

De guerre lasse, je m'assieds – heureusement qu'on peut s'asseoir dans ces endroits-là – et j'attends. Parbleu ! quelqu'un viendra bien me délivrer.

On ne vient pas vite... On ne vient même pas du tout.

Que mangent-ils donc dans cette maison ?

Des confitures de coing, sans doute.

De la rue monte à mes oreilles le joyeux vacarme des trompes, des cors de chasse, des clairons, et puis – terrible ! – le son des horloges, les quarts, les demies, les heures... !

Et le libérateur attendu n'arrive pas. Tous ces gens-là se sont donc gorgés de bismuth aujourd'hui ?

La prochaine fois que je reviendrai dans cette maison, j'enverrai un melon à chaque locataire.

De temps en temps, avec un désespoir touchant, je me lève, et, faisant appel à toute mon énergie, je pousse la porte, je pousse, je pousse !

Ah ! pour une bonne porte, c'est une bonne porte !

Enfin, épuisé, je renonce à la lutte. La poignée de mon sabre me rentre dans les côtes. Je l'accroche au loquet et je m'endors. Sommeil pénible, entrecoupé de cauchemars. Le bruit de la rue s'est éteint peu à peu. On n'entend plus qu'un cor de chasse qui s'obstine héroïquement dans le lointain.

Puis le cor de chasse va se coucher, comme tout le monde...

*
**

Je me réveille !... C'est déjà le petit jour. Je me frotte les yeux et me rappelle tout. Mon sang de hussard rouge ne fait qu'un tour. Rageusement, je décroche mon sabre et le tire à moi...

*
**

Je n'ose pas vous dire le reste.

Imbécile que j'étais ! double imbécile ! triple imbécile ! centuple idiot ! milleuple crétin ! J'avais passé toute ma nuit à pousser la porte...

Elle s'ouvrait en dedans !...

Pas de bile !, Flammarion, 1893.

UN HOMME

GEORGES FOUREST

Quand le docteur lui dit : « Monsieur, c'est la vérole
indiscutablement ! », quand il fut convaincu
sans pouvoir en douter qu'il était bien cocu
l'Homme n'articula pas la moindre parole.

Quand il réalisa que sa chemise ultime
et son pantalon bleu par un trou laissaient voir
sa fesse gauche et quand il sut que vingt centimes
(oh ! pas même cinq sous !) faisaient tout son avoir,

il ne s'arracha point les cheveux, étant chauve,
il ne murmura point : « Que le bon Dieu me sauve ! »
ne se poignarda pas comme eût fait un Romain,

sans pleurer, sans gémir, sans donner aucun signe
d'un veule désespoir, calme, simple, très-digne
il prononça le nom de l'excrément humain.

Le Géranium ovipare, J. Corti, 1935.

ÉPITAPHE POUR N'IMPORTE QUI

JEAN RICHEPIN

On ne sait pourquoi cet homme prit naissance.
Et pourquoi mourut-il ? On ne l'a pas connu.
Il vint nu dans ce monde, et, pour comble de chance,
Partit comme il était venu.

La gaîté, le chagrin, l'espérance, la crainte,
Ensemble ou tour à tour ont fait battre son cœur.
Ses lèvres n'ignoraient le rire ni la plainte.
Son œil fut sincère et moqueur.

Il mangeait, il buvait, il dormait ; puis, morose,
Recommençait encor dormir, boire et manger ;
Et chaque jour c'était toujours la même chose,
La même chose pour changer.

Il fit le bien, et vit que c'était des chimères.
Il fit le mal ; le mal le laissa sans remords.
Il avait des amis ; amitiés éphémères !
Des ennemis ; mais ils sont morts.

Il aima. Son amour d'une autre fut suivie,
Et de plusieurs. Sur tout le dégoût vint s'asseoir.
Et cet homme a passé comme passe la vie :
Entrez, sortez, et puis bonsoir !

[La Chanson des gueux](#), Maurice Dreyfous, 1881.

LE PÉTOMANE

RAOUL PONCHON

Or, un jour, d'homme un pauvre diable
Se trouvant d'hôte à une table
Fit un pet énorme, effroyable,

Mais là, vous savez, un pet tel
Qu'il ne semblait pas d'un mortel,
Et qu'il fit trembler tout l'hôtel,

Tant, qu'on eût dit ce pet d'ermite
L'explosion d'une marmite
De mélinite ou dynamite.

Notre homme alors de se baisser
Comme s'il voulait ramasser
Le pet qu'il venait de lancer.

Tandis les gens à se remettre
Dès qu'ils apprirent à connaître
D'où ce bruit avait bien pu naître,

Sous la table notre chinois
S'était tiré des pieds, sournois,
En tapiqi, en tapinois,

Et comme un que le diable emporte
Il avait déjà franchi la porte
Se faisant plus plat qu'un cloporte.

Et dès le lendemain sur lui,
Tellement vite il avait fui,
Un autre soleil avait lui.

Il alla dans quelque autre Amérique
Ou autre pays chimérique

Promener son pet homérique.

« Vois la misère où tu me mets,
O honte ! ne plus voir jamais
Mon tant doux pays que j'aimais !

« — Disait-il — ma vie est cassée :
La chose, hélas ! s'étant passée
Devant ma chaste fiancée.

« Voudrait-elle me voir ? oh non !
Je suis sûr que déjà mon nom
Pour elle c'est Agamemnon... »

*
**

Il voyagea bien des années ;
Semblaient être ses destinées
D'un entrepreneur de tournées.

Il eut des hauts, il eut des bas,
Il eut de l'argent dans ses bas
Comme des fois il n'en eut pas.

Il joua. Il prit des maîtresses
Tantôt blanches, tantôt négresses
Mais resta nul sous leurs caresses ;

Car au moment victorieux,
Quand il croyait toucher aux cieux,
Il avait son pet sous les yeux.

Et partout, quoique dans l'espace
Il allât, tel un vent qui passe,
Il voyait ce pet face à face ;

On eût dit son propre reflet.
D'autres fois, il le trimbalait
Derrière lui comme un boulet.

Après vingt ans de cette vie
Odieusement asservie
Il n'eut plus au cœur qu'une envie :

Comme il se sentait dépérir
À de la sorte ainsi courir,
Il voulut avant de mourir

Revoir le ciel de sa patrie
Et puis sa petite chérie.
« S'il plaît à la Vierge Marie !...

« Sans doute – pensait-il – là-bas
Ils auront oublié mon cas
Ou bien ne me remettront pas. »

« D'ailleurs, tant pis ! qu'on me lapide ! »
 Aussitôt dit, notre intrépide
 Revint chez lui par le rapide.

*
**

À peine avait-il débarqué
Qu'il a déjà tout remarqué,
Tout allumé, tout reluqué.

... L'école à gauche... ici, l'église...
Tout près de là se trouve sise
La chambrette de sa promesse...

Mais quelque chose le troubla...
C'est un pont qui n'était pas là
En l'année où il s'exila.

Lors, avisant sur une route
Un cantonnier cassant sa croûte,
Il lui dit : « Cantonnier, écoute,

« Apprends-moi le nom de ce pont ? »
Le cantonnier lui z'y répond :
« C'est le pont du Pet, mon fiston. »

« — Quoi ! – Que le diable vous emporte !
D'où venez-vous ?... Enfin, n'importe !
Si l'on le nomme de la sorte,

« C'est à cause qu'il fut construit
Le même an ou l'auteur s'enfuit
De ce pet qui fit tant de bruit. »

Notre homme alors, à ce langage,
Repris sa malle et son courage
Et son sempiternel voyage.

On l'entendit se répéter :
« Si je ne suis bon qu'à péter :
Je vais donc péter et... péter. »

Il arriva, si l'on peut dire,
À péter comme l'on respire,
Comme Sardou fait du Shakespeare.

Pour être harmonieux,
Il ne mangeait que farineux
Rapport aux gaz qui sont en eux.

Il put bientôt, de façon nette
Imiter harpe et clarinette,
Aussi la voix la plus honnête.

À voculiser tout le temps,
Il fit des progrès épatants.
Ça lui demanda un printemps :

Avant même l'année entière,
Sachez qu'il chantait la prière
De Moïse avec son derrière.

Si bien qu'il se dit : « Tiens, tiens, tiens !
Ne pourrais-je par ces moyens
Em... bêter mes concitoyens... ? »

*
**

Bientôt, au son de la trompette
Il fit clamer : « L'homme qui pète,
Est ici, qu'on se le répète !

Cet homme peut à volonté
Péter, puer en société,
Et cela l'hiver comme été. »

Chacun voulut voir ce prodige
Et toute la ville, vous dis-je,
Fut comme prise de vertige !

*
**

Et voila que cet indigent
Qui croyait em... bêter les gens
Gagne en pétant beaucoup d'argent.

[Le Courrier Français](#), n°23, 05 juin 1892.

CONSEILS D'UN PÈRE À SON FILS

RAOUL PONCHON

Un pochard de fort numéro,
Tout entier à son vice,
Mena son fils chez un bistro,
En guise d'exercice.

Là, tandis qu'il va s'échauffant,
Buvant verre à verre,
Il lui dit : « Vois-tu mon enfant,
Écoute ton vieux père ;

« Tout ce que le Seigneur Dieu fit,
C'est pour le bien des hommes.
Faisons-en donc notre profit,
Heureux gueux que nous sommes.

« Ainsi, par exemple, le Vin,
Le rhum et l'eau-de-vie,
C'est excellent, disons divin ;
Cela vous vivifie,

« Vous réchauffe et donne du ton.
Et pour quant à l'absinthe,
Ce n'est pas pour rien, mon fiston,
Qu'on la dit « herbe sainte ».

« Seulement, il est évident
Qu'il n'en faut pas trop boire.
On y perd son cheveu, sa dent,
Ainsi que la mémoire...

« L'ivrognerie est, à coup sûr,
Le vice le plus pire,
Attendu qu'il exerce sur
Les autres son empire.

« Je vais t'initier du coup
À quelques bonnes choses,
Mais n'en abuse pas surtout,
Pour les susdites causes. »

— J'entends, papa, dit le marmot,
Tu peux être tranquille ;
Je veux t'écouter mot pour mot,
Comme un enfant docile.

« Mais je suis bien embarrassé
Comment jamais saurais-je
Si j'ai bu trop ou pas assez ?...
On l'ignore au collègue. »

« Qu'est-ce que tu veux, mon petit,
On boit, ça va sans dire,
Tant qu'on se sent en appétit
De boire sans se nuire...

« pour la question de savoir
Quand il faut qu'on s'arrête,
C'est aisé, comme tu vas voir
Et ne t'en inquiète.

« Regarde-moi ces deux vauriens,
En train de se débattre
Avec le mastroquet... eh bien,
Quand tu les verras quatre,

« C'est que tu seras soûl perdu,
Voilà du péremptoire,
Alors il est bien entendu
Que tu cesses de boire. »

— Oui, papa. Mais ces deux messieurs,
Où sont-ils ? Car, en somme,
J'ai beau écarquiller les yeux,
Je ne vois qu'un seul homme.

Le Journal, 04 décembre 1911.

POÈME MORNE

ALPHONSE ALLAIS

Sans être surannée, celle que j'aimerais aurait un certain âge.
Elle serait revenue de tout et ne croirait à rien.
Point jolie, mais persuadée qu'elle ensorcelle tous les hommes,
sans en excepter un seul.
On ne l'aurait jamais vue rire.
Sa bouche apâlie arborerait infréquemment le sourire navrant de ses désabus.

*
**

Ancienne maîtresse d'un peintre anglais, ivrogne et cruel,
qui aurait bleui son corps,
tout son corps,
à coups de poing,
elle aurait conçu la vive haine de tous les hommes.

*
**

Elle me tromperait avec un jeune poète inédit,
dont la chevelure nombreuse, longue
et pas très bien tenue
ferait retourner les passants
et les passantes.

*
**

Je le saurais, mais, lâche, je ne voudrais rien savoir.
Rien !
Seulement, je prendrais mes précautions.
Le jeune poète me dédierait ses productions,
ironiquement.

*
**

Cette chose-là durerait des mois
et des mois.
Puis, voilà qu'un beau jour Eloa s'adonnerait à la morphine.

*
**

Car c'est Eola qu'elle s'appellerait.

*
**

La morphine accomplirait son œuvre
néfaste.
Les joues d'Eloa deviendraient blanches, bouffies,
si bouffies
qu'on ne lui verrait plus les yeux,
et piquetées de petites tannes.
Elle ne mangerait plus.
Des heures entières, elle demeurerait sur son canapé,
comme une grande bête lasse.
Et des relents fétides se mêleraient aux buées de son haleine.

*
**

Un jour que le pharmacien d'Eloa serait saoul,
il se tromperait,
et, au lieu de morphine,
livrerait je ne sais quel redoutable alcaloïde.
Eloa tomberait malade.
comme un cheval.
Ses extrémités deviendraient froides
comme celles d'un serpent,
et toutes les angoisses de la constriction
se donneraient rendez-vous dans sa gorge.

*
**

L'agonie commencerait.

*
**

Ma main dans la main d'Eloa,
Eloa me ferait jurer,

qu'elle morte,
je me tuerais.

Nos deux corps, enfermés dans la même bière,
se décomposeraient en de communes purulences.

Le jus confondu de nos chairs putréfiées passerait dans la même sève,
produirait le même bois des mêmes arbustes,
s'étalerait, viride, en les mêmes feuilles,
s'épanouirait, radieux, vers les mêmes fleurs.

*
**

Et, dans le cimetière,
au printemps,
quand une jeune femme dirait : *Quelle bonne odeur !*
cette odeur-là, ce serait, confondues nos deux âmes sublimées.

*
**

Voilà les dernières volontés d'Eloa.
Je lui promettrais tout ce qu'elle voudrait, et même d'autres choses.

*
**

Eloa mourrait.

*
**

Je ferais à Eloa des obsèques convenables, et,
le lendemain,
je prendrais une autre maîtresse
plus drôle.

Le Parapluie de l'escouade, Paul Ollendorff, 1893.

L'INVALIDE À LA GUEULE DE BOIS

RAOUL PONCHON

Tous les matins, d'un ton impératif,
La Soif me dit : « Viens, mon petit bonhomme,
Viens avec moi prendre l'apéritif »,
Et moi j'y vais, tant je suis faible, en somme.

En général j'ai la gueule de bois,
Étant toujours un peu « bu » de la veille ;
Je reste donc à cela que je bois
Indifférent, ainsi qu'une bouteille.

Ce sont, hélas ! des produits hasardeux,
Que tour à tour j'anise ou je cassisse.
Et tôt bientôt, après une heure ou deux
De ce verdâtre ou jaunâtre exercice,

J'ai l'estomac comme un vrai macadam.
Et dans mon crâne où charbonne la lampe
De ma raison, je crois sentir un « tram »,
Qui va, qui vient de l'une à l'autre tempe.

Bien entendu (faut-il d'autres, motifs ?)
Mon appétit se ferme, loin qu'il s'ouvre,
Trahi qu'il est par ces apéritifs.
Le lundi, certes, est moins fermé le Louvre.

Je sors du cabaret, dans quel état !
Sombre, hargneux, le cœur d'un vague extrême.
Je voudrais bien que quelqu'un m'embêtât
Qui secouerait le dégoût de moi-même.

Et je songe, en promenant mon ennui,
De ci, de là, ventre flou, tête close ;
Dire qu'hier j'étais comme aujourd'hui,
Et que demain, ce sera même chose !

Ce que, d'ailleurs, je ne m'explique pas,
C'est que j'ai beau cent fois changer de route,
Toujours, toujours je reviens sur mes pas
Et me retrouve, et sans que je m'en doute,

— Comme attiré par quelque hameçon —
Chez mon bistro, pour mon thé de cinq heures.
Là, je demande une absinthe au garçon,
En me disant : vieux pochard, tu m'écœures !

Mais, après tout... étant fort ponctuel,
Voyons... quelle heure est-ce à l'Observatoire ?...
Et c'est la voix de l'ange Gabriel
Qui me répond : il est l'heure de boire !

*
**

Le plus fort, c'est que je plains les mineurs !
Mais sapristi ! comparée à la mienne,
Leur existence offre tous les bonheurs
Je n'en sais pas de plus Élyséenne.

La Muse au cabaret, Librairie Charpentier et Fasquelle, 1920.



THALIE
ENVOLÉE

Sous la direction de Laurie Willième et Antoine Motte dit Falisse.

www.thalieenvolee.artaban.be
thalieenvolee@artaban.be

Un projet de la Compagnie Artaban asbl
Rue des Renards 1F
1000 Bruxelles